

ESPACES 34.

... EXTRAITS ...

HANA NO MICHU OU LE SENTIER DES FLEURS

Yan Allegret

Éditions Espaces 34, 2008

Extrait 1

– 1 Entrée

Entre

C'est fini

En silence.

La paroi coulissante s'est refermée.

Dans le silence.

Dans le corps du silence.

La pièce est vide.

À l'intérieur du silence.

Au-dedans.

Il n'y a rien.

Le corps du silence.

L'apparence de ta destination.

Ne dis rien.

ESPACES 34.

Face à face avec l'endroit.

Jauge les forces, les tiennes, celles de la pièce.

Ne dis rien de ce que tu pressens. N'écris rien.

Laisse venir.

Quatre murs.

Un plafond de néons.

Un sol de paille.

Derrière toi, les chemins qui t'ont conduit ont disparu.

J'ai laissé mon enfant, mon amour,

Tout ce qui me retient au monde je l'ai laissé.

La paille du sol.

Le néon comme seule lumière.

Dans un coin le drap d'une couche fine.

Le vide de la chambre est un vide qui ne dit rien.

Je l'ai attendu. Je l'ai craint.

Un miroir sans cadre plaqué à mi-hauteur.

Reflets, parcelles de chair.

Je vois.

Mon visage incomplet dans la glace.

C'est là.

ESPACES 34.

La pièce, sans appareil.

Sans volonté.

Nudité des murs.

D'une couleur qui ne veut rien dire.

Qui ne signifie rien.

La pièce t'offre le vide.

L'air contenu entre ses murs.

L'espace qu'elle recèle.

Cette chair qui est à naître.

Et l'odeur de paille.

Rien d'autre.

Le point de départ est là.

Tu es dedans.

La fin, le commencement d'un monde.

À l'intervalle entre les deux.

Personne ne sait où tu es.

Dans le corps du silence.

Personne ne sait l'endroit.

Ni les chemins empruntés pour y parvenir.

Personne.

Tout ce qui me retient au monde, je l'ai laissé.

J'ai dû attendre ce moment.

ESPACES 34.

J'ai dû l'attendre.

Le redouter.

Redouter cette chambre-là,

Cette absence de discours.

Ces angles dévoilés, cette odeur de paille.

Cette nudité.

Je l'ai frôlé parfois.

Le silence de la pièce nourrit le mien.

Je sens l'odeur de paille.

C'est là, déjà.

Je m'assois sur le sol.

Pas de retour en arrière je le sais.

Je pense à toi.

Les pensées se défont de moi.

Se dissolvent dans l'espace les questions suspendues.

Les mots se tarissent lentement jusqu'à la source.

Assis.

Immobile.

Jusqu'au sommeil.

Le corps du silence respire.

Des nuits entières.

ESPACES 34.

■ ■ ■

Extrait 2

– 1.1 Description écrite du sommeil

Ailleurs un enfant est debout.

Seul, à la lisière d'un cercle.

À la frontière.

Un cercle de paille tracé sur une terre d'argile.

Un enfant. Presque nu. La chair en offrande.

Il passe dans le temps.

Au point incandescent de sa solitude.

Accordé au réel, il en suit les courbes, il respire avec le temps, avec l'espace sur lequel il se tient.

La plaine immense et vide.

La page blanche de la plaine où le cercle a été dessiné.

Au-dessus, de grands oiseaux tournoient.

Ils décrivent dans le ciel d'autres cercles.

L'enfant est immobile.

Il attend. Une autre chair. La tienne.

Patience. Le temps ne passe pas.

L'enfant est muet, il règne sur le cercle, sur la terre craquelée qui l'entoure.

Seigneur de rien. Seigneur d'un vide.

ESPACES 34.

Le temps ne passe pas.

C'est l'enfant, le cercle de paille et sa terre qui passent, silencieux, dans le temps.

■ ■ ■

Extrait 2

– 2 Vide volontaire

Le souvenir de l'entrée, du commencement s'est éteint.

La pièce passe dans le temps.

J'assiste à cela.

Passager de la pièce.

Passager d'un corps du silence.

Où que je regarde, il n'y a qu'un vide.

Rien ne s'est transformé, ni ouvert.

Le drap de la couche disparu derrière les parois coulissantes.

Je ne vois pas au-delà.

Assis, j'assiste au passage de la pièce dans le temps.

L'âpreté du silence entame légèrement la peau.

Je me lave dans la pièce d'eau attenante.

Le bruit de l'écoulement me rassure.

Le bruit de l'eau, comme un langage

Une voix, à côté de la mienne, éteinte.

ESPACES 34.

Je n'ai pas prononcé un mot depuis plusieurs jours.

À ton silence pendant que nous faisons l'amour

Où que je regarde, il n'y a qu'un vide.

Des étendues immenses des villes des quais des halls d'aéroports

La pièce ne donne aucun indice.

Aucune direction.

Elle n'offre rien.

Elle ne renvoie rien.

À cette pensée que tu savais logée en moi, et avant même que je ne te dise déjà tu te tenais au plus près de la plaie et tu posais ta main dessus

Tout ce qui me retient au monde, je l'ai laissé.

Maintenant seul.

Sans guide.

Nous marchions à la lisière du gouffre et nos mains se tenaient

Des morceaux de peau enlevés sous l'effet de la peur

La distance accrue par la fatigue de l'amour

Mais toujours nos mains se sont tenues

J'ai attendu cela.

Je l'ai craint.

ESPACES 34.

**Nous tenons la main de ce qui va mourir
C'est toujours ce qui va mourir que nous tenons dans notre main
Nos mains savaient cela, mais elles se serraient au-delà**

*L'ignorance de la chambre est belle parce qu'elle ne sait rien de la beauté.
Ni du temps.
Ni de l'inquiétude.
Ni de la pensée.*

À ce nom de couleur que tu m'as donné

**Aux cercles de nos bras contenant l'autre, le protégeant
Aux refuges de ta poitrine**

*J'aimerais être ignorant. Et pauvre.
Qu'ai-je déposé au sol.
Rien.
L'inquiétude n'était qu'endormie.*

Elle se réveille.

**À ta bouche sur ma nuque tes dents coupant net le fil de l'angoisse
À la jouissance ensemble**

La perfection des angles te renvoie la maladresse de ta présence.

Tout geste paraît de trop.

À tout ce que j'ai saccagé en toi qui empêchait tes florissons

Aux engueulades corrigées dans la nuit qui a suivi

*Je suis seul.
Il n'y a personne.*

ESPACES 34.

À nos solitudes parallèles qui se rejoignent en une seule ligne

Ce combat. À mener. À dire. À traverser.

**J'ai vu l'abîme et seule ta main me retenait
Tu as vu l'abîme et seule ma main te retenait**

Je prends des notes.

*Chaque feuille, une fois écrite, doit lutter pour exister dans cet espace.
Aucun mot, aucune réflexion, aussi intelligente soit-elle, ne tient.
Chaque feuille finit au trou, dans le sac plastique.*

*La pièce paraît riposter à chaque tentative.
Tu me disais souvent « Apprends à voir ».*

**Nous jouions en équilibre au bord de l'abîme des jours
Le corps appelé par le vide mais retenu par le contrepoids de l'autre**

*Tu es seul.
Tout ce que tu as écrit avant ne t'est d'aucun secours.
Tu habites une page blanche.
Tu le deviens.*

**Aux départs innombrables
Aux retrouvailles innombrables**

Une lutte par le moins est en train de s'engager je suis des deux côtés.

**Au récit des pires rêves que tu m'as fait
Au récit des pires rêves que je t'ai fait
À nos nudités du matin**

ESPACES 34.

*Peu à peu, aucun mot ne paraît être à même de dire cet endroit
Je suis incapable de dire où je suis.*

**À mes ongles dessinant sur ton dos les chemins de ton sommeil
À mon poignet retenu par toi chaque fois que j'ai voulu fuir**

*Respiration moins ample.
Comme si la pièce appuyait sur ma peau.
En permanence.
Serrer le fruit pour en recueillir le jus.
Contractions avant de mettre bas.*

À la dissolution de mon corps dans ta bouche

Les mots s'éloignent.

Je renonce à décrire ce que je ne comprends pas.

À la place, je dessine maladroitement quelques silhouettes.

*Quelques visages.
Celui de l'enfant.
Le tien.*

À la direction que je ne t'ai pas montrée parce que je la cherchais moi-même

*Murs monochromes.
Bruit de l'eau.
Odeur de paille.*

Aux semaines de grâce éclairées par la lumière des corps

Il ne reste sur la feuille que des lignes droites et des cercles.

ESPACES 34.

Des lignes droites.

Des cercles.

J'aurais tellement voulu poser ma main sur ton front et ne rien dire

J'abandonne mon carnet de notes dans le sac plastique.

Je deviens peu à peu improductif.

À ce qui fait mourir un amour

À ce qui fait qu'il brûle plus loin que l'absence

Je m'efforce de faire le vide.

Faire le vide comme on dit « Faire l'amour ».

Je pense à toi.

Aux pressentiments des départs que l'on n'écoute jamais

« Faire le vide. »

À ton visage devant mes yeux

« Faire l'amour. »

Et je ne savais pas à ce moment que ce serait la dernière

« Faire le mort. »

Aux traces laissées sur la peau

Toute action volontaire est vouée à l'échec.

La pièce est un paysage brut d'inconnaissance.

À ce silence auquel aucun mot ne répond

ESPACES 34.

Je te vois debout devant moi, les paumes ouvertes et je sais que c'est impossible.

Tu es droit, nu. L'évidence se fait peu à peu et ouvre mon souffle. Je suis parti de toi. Je suis parti, je vois mon amour debout les paumes ouvertes. Tu t'effaces peu à peu, j'ai cru entendre ta voix l'espace d'un instant j'ai cru l'entendre.

À nos disparitions

Je suis le passager, la main posée sur la crinière de paille du cheval immobile qui me conduit au vide.

(...)